

tout on voit avec transport la bonne tête du gendarme. Quelle merveilleuse bêtise sur le visage de ce bon gendarme ! C'est Odry à l'âge de vingt ans, Odry qui vient de naître à la sottise pour mourir dans ses bras à cinquante ans de là. Le gendarme a reçu l'ordre de M. le maire, d'empêcher les enfans de se baigner dans la rivière, le gendarme exécute ces ordres, et il enlève les habits des délinquans. Mais on voit que ce gendarme porte un cœur sensible et qu'il emporte à regret ces petits habits. En même temps, voyez comme il est entouré, supplié, prié tout haut, hué tout bas ! Cependant le ciel est pur, l'air est limpide, le soleil est chaud ; vous verrez tout-à-l'heure que le féroce gendarme se laissera attendrir et qu'il rendra leurs habits à ces pauvres enfans, en leur disant dans son patois : *N'y retournez pas ?*

Et ces enfans de reprendre leurs habits et de s'enfuir à toutes jambes, en se moquant du gendarme : — *Ohé, gendarme, ohé !*

L'autre petit tableau de M. Biard approche beaucoup de la charge, mais qu'importe ? Cela est si amusant, une charge bien faite ! Donc, dans une boutique de barbier, un barbier donne une leçon de barbe à son élève. Le maître est assis devant une tête de bois fort élégamment savonnée, et son rasoir à la main, il indique à son disciple la manière de se servir du rasoir. Le disciple, cependant, tient sous sa main une véritable tête humaine, un homme en chair et en os et à barbe. Or, sur cette tête vivante l'élève exécute toutes les évolutions exécutées par le maître barbier sur la tête de bois. C'est une scène d'un grotesque achevé. La tête vivante, comme vous pouvez croire, fait une horrible grimace, qui contraste parfaitement avec le merveilleux sang-froid de la tête de bois. L'importance du maître est extrême, et l'attention de l'apprenti promet pour la suite un excellent barbier. Ce petit tableau doit réussir, surtout parce qu'il sera le pendant obligé du bon gendarme de M. Biard. A présent, pour que ces deux petits tableaux soient populaires, il ne manque plus qu'un bon graveur. Mais aujourd'hui, hors Mercuri, Calametta et Provost, où est le bon graveur qui consente à faire de la nature ? Henriquel-Dupont fait du pastel, et Giraud fait de la peinture. Et nous, nous sommes souvent étonnés que certains arts, chez certaines nations, se soient tout-à-fait perdus aux temps jadis !

Ce M. Biard, à qui on peut faire de grands reproches, par exemple, un dessin trop arrêté, une couleur tourmentée, trop de recherche dans sa manière de grouper et de poser ses personnages, est à coup sûr, une imagination merveilleuse, et un esprit souple et indépendant. Depuis, tantôt trois ans qu'on a remarqué M. Biard, on l'a vu toujours passer avec la plus extraordinaire facilité d'un sujet à un autre sujet. Ainsi, la barbe fraîche encore et à peine sorti des mains de son barbier, voilà M. Biard qui accourt en croupe derrière le cheval de son gendarme, et pourquoi faire ? pour représenter dans une grande toile une vente de nègres, pauvre marchandise humaine qui n'attend qu'un acheteur. Ils sont là tous, étalés sur le sable, attendant un maître, les uns malades, les autres mourans, celui-ci tout-à-fait mort. Les amateurs arrivent, qui les palpent, qui les touchent, qui les examinent, qui les retournent dans tous les sens. Le peintre est entré dans les plus tristes et dans les plus minutieux détails de cette vente ; on dirait qu'il a été chercher tous ces détails à Poissy, un jour de marché. Pour notre part, nous préférons à ce tableau les deux petits, du même auteur, tout en reconnaissant à ce tableau lui-même beaucoup de mérite ; mais dans cette toile, rien ne se tient, les personnages vont çà et là, sans être réunis les uns les autres par ce lien invisible, par ce rayon d'en haut, du ciel de la peinture, comme de la poésie, qui fait l'unité dans les arts. Chacun va de son côté comme il peut, chacun souffre de son côté comme il veut ; et puis, même dans la description de cette horrible scène des hommes qui achètent des hommes ; il y a je ne sais quoi de larmoyant et de recherché, qui rappelle tout-à-fait les romans du temps de M. Marмонтel. — *Toi, bon blanc, bon maître à moi, bon nègre à toi.*

Ayez autant d'esprit que vous voulez dans vos tableaux ; mais en peinture, comme en poésie, méfiez-vous de l'excessive philanthropie ; elle est souvent très-voisine du ridicule.

(L'ARTISTE, IX volume, page 76.)